151342

ÉLOGE
DE
Madame
DEJERINE-KLUMPKE

1859-1927

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

A la Bibliothèque de
la Faculté

H Cluny



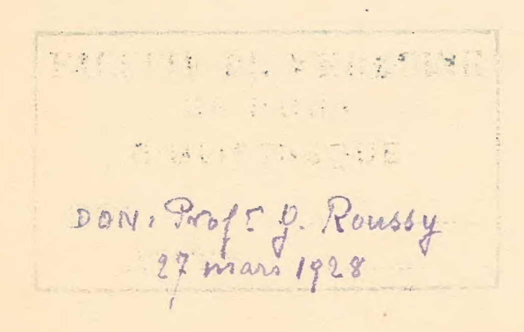
MADAME DEJERINE-KLUMPKE
1859-1927

ÉLOGE

DE

Madame DEJERINE-KLUMPKE

1859-1927



DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE DU 1er DÉCEMBRE 1927 DE LA SOCIÉTÉ DE NEUROLOGIE DE PARIS PAR LE PROFESSEUR GUSTAVE ROUSSY, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

C'ÉTAIT une des hautes figures de la Neurologie contemporaine que celle de Madame Dejerine, et c'est le cœur serré que je viens ici saluer la mémoire de cette femme de grand savoir et d'infinie bonté, en déposant aux pieds de ceux qui la pleurent, de Mme et M. Étienne Sorrel, les sentiments émus de la Société de Neurologie de Paris.

Elle fut l'un des membres de la première heure de notre Société, qu'elle présida durant la guerre ;

Elle fut parmi les plus assidus à nos séances, où le vide qu'elle laisse ne sera point comblé ;

Elle avait le cœur généreux et nous lui devons plus d'un bienfait.

Elle connut les obstacles qui se dressent au début d'une carrière et l'ardent désir de les surmonter, mais aussi les satisfactions profondes de la recherche et de la découverte scientifique ;

Elle connut le bonheur complet d'un foyer exceptionnel, où après la mort de celui dont elle portait le nom illustre, elle eut la douceur d'être enveloppée de la tendresse de ses enfants et de ses petits-enfants ;

Elle est partie, sans avoir vu venir la mort, grâce à l'affectueuse sollicitude de ceux qui veillaient à son chevet.

Son nom a largement contribué à porter au loin la renommée de la Neurologie française.

Nous devons saluer avec orgueil le souvenir de cette femme qui fut, en même temps qu'un savant, une épouse et une mère admirable.

Née à San Francisco, en cette terre féconde de Californie dont le nom évoque à la fois la splendeur du jardin des Hespérides et la rudesse de monts géants et de pentes abruptes, la voici tout enfant — elle avait onze ans — venue en Europe, en Allemagne, puis en Suisse, où elle allait faire ses études secondaires.

Quelque fée bienfaitrice avait sans doute présidé à la naissance de cette famille de 6 enfants, dont l'une des filles devint un peintre de talent, tandis qu'une autre s'adonnait à la musique, puis une autre à l'astronomie, après avoir obtenu le premier diplôme de doctorat ès sciences, donné à Paris, à une femme.

Celle qui allait devenir Madame Dejerine, après

avoir passé son baccalauréat à Lausanne, se destinait à l'enseignement, lorsqu'un jour, sa mère feuilletant un journal de modes, y lut qu'une femme venait pour la première fois de passer une thèse de doctorat en médecine à Paris, et proposa à sa fille de lui faire suivre cette carrière.

La jeune bachelière accepta avec enthousiasme; mais, à l'époque, il n'y avait de Faculté, ni à Genève, ni à Lausanne. A Zurich, le milieu nihiliste des étudiantes russes ne la tentait guère et l'on décida de venir s'installer à Paris.

La France allait devenir sa patrie d'adoption.

Il y a quelques mois à peine, à la célébration du centenaire de Vulpian, Madame Dejerine nous contait elle-même quels furent ses débuts à la Faculté, lors de la prise de sa première inscription.

Vulpian était doyen, et bien que d'idées assez avancées, il était l'adversaire résolu des femmes médecins ; tandis qu'au Parlement les Jules Ferry, les Gambetta, les Spuller, les Paul Bert luttaient pour l'émancipation de la femme et leur faisaient ouvrir les portes des Facultés.

Vulpian chercha à détourner de ses projets la jeune étudiante étrangère, lui montrant la longueur et l'aridité des études de médecine, les allures turbulentes et frondeuses de la jeunesse médicale jalouse de ses prérogatives. Onze femmes seulement étaient

inscrites à l'époque, à la Faculté, et la plupart étaient d'âge mûr.

Mlle Klumpke ne se laissa point décourager par les arguments de celui dont elle devint plus tard l'élève. C'est à peine si son esprit d'indépendance naturelle lui permit de se plier aux recommandations d'un doyen prudent qui, pour éviter tout scandale, exigeait que les étudiantes attendissent les Professeurs dans le vestiaire, afin de ne pas entrer seules dans l'amphithéâtre.

Puis, ce fut une nouvelle lutte pour obtenir le droit de concourir à l'Externat et à l'Internat des Hôpitaux.

En 1882, les femmes sont admises à se présenter à l'Externat; Mlle Klumpke est nommée externe.

En 1885, les femmes sont admises à concourir à l'Internat, malgré l'avis défavorable du doyen de la Faculté, de la Société Médicale, de la Société des Chirurgiens des Hôpitaux réunies en séance plénière, du Conseil de surveillance de l'Assistance Publique et de l'Association des anciens Internes.

Cette mesure, quelque peu révolutionnaire, avait été prise sur l'intervention de Paul Bert, alors Ministre de l'Instruction Publique.

Mlle Klumpke fut nommée interne provisoire en 1886 et titulaire en 1887. Elle fut ainsi la première femme Externe et Interne des Hôpitaux de Paris.

Plus que par de vaines paroles, elle avait su se faire le champion de l'idée par l'exemple, marcher à

la tête d'un mouvement qu'elle croyait juste et porter haut et loin le drapeau du féminisme.

C'est au début de ses études, pendant qu'elle était stagiaire chez Hardy, qu'elle fit la connaissance de Dejerine, alors chef de clinique.

Quelques années plus tard, celui-ci devait écrire à sa mère : « La jeune fille dont je te parle a toutes les qualités possibles : amabilité, instruction, voire même érudition et grâce »;... puis, parlant de son prochain mariage : « ce jour-là, ma bonne mère, tu auras une belle-fille dont tu pourras être fière. »

Elle fut conduite à l'autel par le professeur Hardy. Landouzy, qui était son second témoin, devait rester pour elle le plus sûr et le plus dévoué des amis.

L'ŒUVRE de Madame Dejerine est immense ; elle fait partie intégrante de celle du professeur Dejerine ; elle dérive de la même discipline ; elle procède des mêmes méthodes ; elle est forgée au même moule.

Dans la courbe régulière de leurs existences, les Dejerine ont donné la plus pure image d'une unité de pensée et d'action, d'une sublime communion qui les a conduits à la réalisation d'une œuvre qui demeure : leur œuvre.

C'est qu'ils étaient tous deux les élèves de Vulpian, qui avait exercé sur leur esprit une forte empreinte et à la mémoire duquel ils étaient restés profondément attachés. « Jamais aucun travail ne fut mis sur le chantier — nous dit Madame Dejerine — aucune épreuve envoyée à l'imprimerie sans que le souvenir du Maître ne fût évoqué et sans nous être demandé : le patron serait-il content? — les recherches sont-elles assez rigoureuses et poussées assez loin ? — les conclusions assez sobres ? »

S'il est difficile de porter un jugement sur le rôle respectif de ces neurologistes éminents dans l'œuvre commune, il est possible à ceux qui furent leurs élèves, qui vécurent dans leur intimité et qui les ont vus au travail, d'apprécier la part qui revient à celle que familièrement nous appelions « la patronne ».

Elle avait toute la patience et la minutie qui sont nécessaires pour pénétrer dans le détail et le fond des choses ; elle ne négligeait rien dans la préparation d'une observation ou d'une autopsie intéressante, dont elle relevait tous les éléments sans se préoccuper à l'avance de leur utilité future.

Elle avait une mémoire admirable qui devait lui permettre de fixer définitivement dans son souvenir les aspects des formations anatomiques des centres nerveux, d'en suivre le développement sur coupes sériées et d'en reconstituer le siège et les rapports réels, pour les fixer en des schémas d'une précision remarquable.

Elle avait le don de la représentation iconographique et schématique qui répondait, pour elle, à l'expression synthétique ; mais ici la schématisation, loin de précéder l'analyse des faits, n'apparaissait que comme la conclusion d'un travail achevé.

Elle apportait le même souci de la perfection dans le choix des préparations à dessiner, à photographier qui, parmi ces grandes coupes vertico-transversales, frontales ou horizontales, devaient servir à préciser le

trajet d'un faisceau nouvellement décrit, ou permettre la localisation exacte d'une lésion cérébrale en foyer.

Telle fut l'orientation scientifique de Madame Dejerine, faite de dons naturels et de discipline sévèrement acquise, et dirigée essentiellement vers l'observation morphologique.

Cette tendance nous apparaît dès son premier travail, pour s'affirmer dans toute l'œuvre anatomique qu'elle édifia en collaboration avec Dejerine et dans laquelle sa part fut grande.

De cette œuvre, je ne puis donner ici qu'un aperçu rapide et bien imparfait.

En 1883, alors qu'elle était externe chez Vulpian, Mlle Klumpke publie dans la « Revue de Médecine » deux mémoires qui attirent bien vite sur elle l'attention des Neurologistes. Dans ce travail, elle objective un type nouveau de paralysie radiculaire du plexus brachial, qui s'accompagne de troubles oculaires. Au moyen de l'étude expérimentale, elle montre que ces troubles relèvent d'une lésion du rameau communicant du premier nerf dorsal. Ce syndrome est devenu classique sous le nom de « *Paralysie radiculaire du plexus brachial du type Klumpke* ».

Quelques années plus tard — l'étude de la pathologie des nerfs périphériques a toujours séduit Madame Dejerine — elle soutient, en 1889, sa thèse inaugurale sur « *Les polynévrites en général et les paraly-*

sies et atrophies saturnines en particulier ». Contrairement aux idées alors en cours — Erb et Remak croyaient trouver dans la symétrie de l'affection et dans l'absence de troubles sensitifs un « cachet spinal » — elle montre l'existence de lésions purement névritiques qui sont, étiologiquement toxiques ou infectieuses, histologiquement parenchymateuses, parfois interstitielles, et toujours ascendantes; tandis que l'intégrité des cellules des cornes antérieures ou des ganglions spinaux est absolue, au moins dans la majorité des cas.

Devenue la femme et la collaboratrice de Dejerine, elle consacre au laboratoire de Bicêtre, puis de la Salpêtrière, toute son activité, tout son temps, toute sa puissance créatrice à l'étude de l'anatomie du système nerveux.

Six longues et patientes années de recherches sont alors semées de publications nombreuses.

Voici, étudiées avec Dejerine, les *dégénérescences secondaires consécutives aux lésions de la corticalité cérébrale; le trajet et les connexions du ruban de Reil, du noyau rouge, des fibres aberrantes de la voie pédonculaire, le trajet des fibres émanées du cuneus à travers le corps calleux.*

Tous ces éléments allaient être bientôt groupés dans les deux importants volumes que constitue cette admirable « *Anatomie des Centres nerveux* ». Lorsque parut ce livre, en 1894, l'anatomie du système nerveux était en pleine révolution. La découverte des colla-

térales cylindraxiles par Golgi, la théorie du neurone soutenue par Forel, His et Ramon y Cajal, venaient d'ouvrir des horizons nouveaux. Cette œuvre gigantesque reste malheureusement inachevée, et il faut souhaiter qu'un jour soient réunis les feuillets que le temps n'a point encore jaunis. Ainsi sera apportée la dernière pierre à ce monument qui fait le plus grand honneur à la Neurologie française.

L'activité des Dejerine ne s'arrête point là.

Voici venir de nouvelles études sur le *faisceau pyramidal et ses origines*, les *rapports entre le faisceau pyramidal direct et le faisceau croisé*, les *dégénérescences du cordon antérieur*, les *colonnes cellulaires des cornes antérieures de la moelle*.

Revenant dans le sillage de ses premiers travaux, Madame Dejerine met en évidence, avec André Thomas, les *fibres irido-dilatatrices d'origine spinale;* avec Jumentié les *fibres aberrantes de la voie pédonculaire à travers le pont* ; avec Dejerine, Jumentié et Mouzon, le *syndrome des fibres radiculaires longues des cordons postérieurs*.

Puis vient la guerre qui apporte, dans le domaine de la Neurologie, un vaste champ d'exploration. Abandonnant en partie le laboratoire pour la salle d'hôpital, Madame Dejerine change quelque peu l'orientation de ses préoccupations scientifiques et consacre toute son énergie, tout son savoir, toute son humanité à soigner les blessés, à la clinique de

la Salpêtrière, puis à l'hôpital des Invalides. Dans ce domaine, elle parvient à fixer quelques points inexplorés de la pathologie nerveuse. Avec Landau, elle s'attache au *repérage des lésions du cerveau par projectiles de guerre,* et édicte les règles qui doivent présider aux interventions sur la moelle.

Puis, c'est à nouveau le domaine de la pathologie nerveuse périphérique qui l'attire ; avec Dejerine et Mouzon, elle étudie les différents syndromes des lésions des gros troncs nerveux par projectiles de guerre : *syndromes d'interruption complète, de restauration, d'irritation, syndrome de dissociation.*

Après la mort du professeur Dejerine, elle étudie, dans son service des Invalides, avec Mlle Dejerine et Ceillier, les *para-ostéo-arthropathies des paraplégiques par lésions médullaires,* pour lesquelles elle propose une interprétation pathogénique ingénieuse.

Avec Regnard, elle décrit les *synesthésies suslésionnelles d'ordre sympathique chez les paraplégiques, et les troubles oculaires dans les lésions de la moelle dorsale inférieure.*

Dans ces toutes dernières années, Madame Dejerine était plus particulièrement occupée à mettre sur pied une œuvre qui devait servir aux Neurologistes de l'avenir.

En 1920, avec Mlle Dejerine, elle avait créé et assuré le fonctionnement, à la Faculté de Médecine,

d'une « Fondation » qui comprend un Laboratoire, une Bibliothèque et un Musée neurologiques où sont réunis tous les documents qui ont servi à l'œuvre commune des Dejerine.

« *Cette donation est faite* — dit l'acte officiel — *en souvenir des quarante années de labeur opiniâtre consacrées par J. Dejerine aux recherches scientifiques et à l'enseignement neurologique, et en reconnaissance du bienveillant accueil réserve en France, à une époque où le féminisme était si décrié, aux 6 enfants de John Gérard Klumpke et de Dorothéa Mathilda Tolle, son épouse, de San Francisco (Californie) qui trouvèrent d'importantes facilités de travail auprès du corps de l'Enseignement Supérieur français (Faculté de Médecine, Faculté des Sciences, École des Beaux-Arts, Conservatoire National de Musique).* »

C'est au travail de classement et de groupement de cette belle collection qu'était occupée Madame Dejerine, lorsque la maladie et la mort sont venues la surprendre.

La vie de Madame Dejerine fut un modèle de travail, de bonté et de dévouement.

Un incident qui marque bien l'un des traits de sa nature courageuse vaut d'être rappelé. Il a pour cadre un petit village de la riche vallée du canton de Berne, situé au bord de l'Aar, rivière au courant rapide durant l'été. Les Dejerine passaient là, chaque année, leurs vacances. Un jour, une jeune fille ne sachant pas nager est emportée par les flots ; Dejerine tente de la saisir, mais il est lui-même en danger. Madame Dejerine n'hésite pas à se jeter toute habillée dans la rivière et parvient ainsi à sauver deux vies humaines.

Aux côtés de son mari, de sa fille et de ses petits-enfants, Madame Dejerine sut être aussi une femme soucieuse du bien-être et de l'harmonie de son foyer.

Ceux d'entre nous qui, dans leurs jeunes années, ont eu le privilège de vivre dans leur intimité, ne

sauraient oublier ces réunions amicales du dimanche soir, dont mon ami regretté Gauckler nous a laissé un souvenir si vivant et ému. Rien n'a été changé dans ce cadre que nous aimons à retrouver tel qu'il était naguère ; nos yeux ne regardent-ils pas toujours avec un certain attrait les objets sur lesquels ils se sont fixés dans notre jeunesse !

Et je revoyais, hier encore, cet intérieur du boulevard St-Germain, tel que je le connus, alors qu'interne à la Salpêtrière, j'allais y travailler le soir. On s'installait dans la salle à manger, car il fallait de la place pour étaler les plateaux comprenant les grandes coupes du cerveau ou du rhombencéphale qui allaient servir à établir les bases anatomiques du syndrome thalamique. Madame Dejerine notait toujours elle-même le trajet des faisceaux dont on poursuivait l'étude, et le travail ne s'arrêtait que tard dans la nuit, au moment où, d'un ton paternel, le patron venait y mettre fin.

Madame Dejerine aimait tout particulièrement notre Société de Neurologie ; elle l'aimait comme on aime les choses qu'on a vu naître, grandir et s'épanouir, et au développement desquelles on a participé.

C'est ici qu'elle apportait le résultat de ses recherches, et l'on peut dire que la presque totalité de son œuvre se retrouve dans nos Bulletins.

Faire partie d'une Société savante, ce n'était point pour elle allonger la liste de ses titres, mais bien participer à la vie scientifique et morale des groupements, auxquels on appartient. Lorsqu'en 1923, elle fut nommée Membre de la Société de Biologie — la première et la seule femme, ainsi que le rappelait il y a quelques jours mon ami Pagniez — elle en conçut une grande joie, mais aussi le devoir d'assister régulièrement aux séances hebdomadaires de cette Société.

Il en eût été sans doute de même à l'Académie de Médecine qui devait bientôt — hélas trop tard — lui ouvrir ses portes.

En mémoire du Professeur Dejerine, elle eut avec sa fille, la généreuse pensée d'instituer à la Société de Neurologie « un fonds » ayant pour but de favoriser les recherches originales anatomo-cliniques ou expérimentales dans le domaine de la Neurologie.

Ainsi d'importants travaux ont pu être subventionnés chaque année; leur liste comprend jusqu'ici les noms d'André Thomas, qui reste pour nous le fils spirituel des Dejerine, de Nageotte, de Guyon, de Tournay, de Lhermitte, de Jumentié, de Ch. Foix, de Tinel et de Barré.

Au cours de nos discussions, elle ne prenait qu'assez rarement la parole, retenue par une grande timidité naturelle qui l'incitait à n'intervenir que

lorsqu'elle y était forcée. Alors c'était au début, d'une voix un peu hésitante, entrecoupée de silences, qu'elle cherchait à réformer une erreur commise par l'un de ses collègues, à rectifier l'interprétation défectueuse d'un travail antérieurement paru. Puis, peu à peu, le timbre de la voix s'élevait, le débit s'accélérait, les arguments, les faits, les preuves s'amoncelaient et parfois même à une attaque, elle répondait par une contre-attaque assez vive. Mais cette vivacité, d'ailleurs exceptionnelle, avait pour cause la foi qu'elle mettait en la tâche qu'elle accomplissait ; en face de ce qu'elle soupçonnait être une erreur ou une injustice, elle ne se reconnaissait pas le droit de garder le silence.

Nous avons peine à réaliser que nous ne verrons plus cette femme dont émanait tant de flamme ardente, de volonté tenace et d'indomptable énergie. Son front, un peu saillant, surmontait des yeux clairs d'une douceur et d'une finesse exquise ; elle avait conservé dans l'énergie de ses traits, dans son allure altière, comme une certaine empreinte de la terre qui l'avait vu naître.

Nous ne la verrons plus à cette place qu'elle occupait autrefois aux côtés de son mari, où hier encore, elle nous apparaissait entourée de ses élèves et de ses enfants.

Et lorsqu'il y a quelques semaines, se répandit la

nouvelle de sa mort, la consternation fut grande dans les milieux scientifiques.

Ce fut à la célébration du centenaire de Vulpian à qui elle voulut apporter le témoignage de son admiration, que la plupart d'entre nous la virent pour la dernière fois, luttant déjà contre le mal qui l'étreignait.

Depuis, respectueux du silence qui nous était demandé, nous suivions de loin la marche d'une maladie dont on pressentait, hélas, la fatale issue.

L'angoisse qui nous étreignait, nous, ses collègues, ses élèves, ses amis, était profonde.

Son œuvre est de celles qui ne périssent point.

Sa mémoire éveillera, en nous, celle d'une des plus belles et des plus grandes figures de la Neurologie contemporaine. Et si, — comme l'a dit Renan —, « le but d'une noble vie doit être une poursuite idéale et désintéressée » celle que nous pleurons aujourd'hui a dignement rempli cette tâche.

Elle repose du dernier sommeil, aux côtés de son mari, dans ce cimetière où nous l'avons conduite, par une grise journée de novembre.

Et sur les deux tombes réunies, on pourra lire l'épitaphe empruntée au tombeau de l'Archevêque Djovani Sacchi en l'Église Saint-Onuphe du Janicule :

« Labor et gloria vita fuit, mors requies ».

IMPRIMERIE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, PARIS. 1-1928.